



La main hâtive des révolutions

Esthétique
et désenchantement
en Europe de Leopardi
à Heiner Müller

Sous la direction
de Jean Bessière et Stéphane Michaud



Presses de la Sorbonne Nouvelle

ISBN 2-87854-221-5 95 F (ca. 15 €)

Table des matières

<i>Jean BESSIÈRE et Stéphane MICHAUD</i>	
Introduction	7
<i>Peter BROCKMEIER</i>	
Giacomo Leopardi critique de la civilisation et autonomie esthétique	15
<i>Carolin FISCHER</i>	
Baudelaire et la tradition de <i>la</i> poésie amoureuse.....	35
<i>Alexandra BEILHARZ</i>	
Élemir Bourges, Carlos Reyles et Robert Musil La décadence entre refus et adaptation de la modernité..	55
<i>Stéphane MICHAUD</i>	
Quelques révolutions littéraires en Allemagne au tournant du siècle	77
<i>Susan WILLIS ALTAMIRANO</i>	
<i>La Fundación</i> d'Antonio Buero Vallejo	93
<i>Carola VEIT</i>	
<i>Catastrophe: L'Écriture anti-autoritaire</i> de Samuel Beckett	105
<i>Jean-Pierre MOREL</i> Heiner Müller, vingt ans après	121
<i>Jean BESSIÈRE</i>	
Perte des paradigmes de la révolution et littérature contemporaine	153
Les auteurs	191
Index	193

Impression d'après documents fournis,
bialec nancy
Dépôt légal n° 53330 - mars 2001

Peter BROCKMEIER:

Giacomo Leopardi: critique de la civilisation et autonomie esthétique

1. Je voudrais souligner la part déterminante que les événements révolutionnaires occupent chez l'un des plus doctes et des plus grands poètes italiens. Leopardi a conçu sa poétique et son écriture comme. une réponse aux changements politiques, économiques, scientifiques et culturels qui se sont manifestés en France et en Europe depuis la fin du 15^{me} siècle. L'époque est marquée par les débuts de la société industrielle, c'est-à-dire par les premiers signes d'une croissance économique et technologique qui s'affranchit de plus en plus des forces de la nature.

Giacomo Leopardi a pu concevoir l'idée de l'autonomie du génie créateur à partir de la lecture des littératures classiques et modernes. Il a justifié ce concept par une philosophie de l'histoire dont le ressort fondamental est l'opposition irréductible qui existe entre la raison - *ragione, conoscenza, scienza, spiritualizzazione* - et la nature - *natura, l'anima umana, vita*. Sa vision pessimiste du monde résulte de l'observation que la prédominance et le progrès de la raison, c'est-à-dire de l'esprit scientifique, anti- naturel et anti-vitaliste, sont un phénomène irrévocable dans l'évolution des sociétés civilisées. Du point de vue du bonheur ou de l'intérêt individuel, la raison représente une activité négative et destructrice.

La science détruit les principaux plaisirs de notre âme, parce qu'elle détermine les choses et nous en montre les limites, quoiqu'elle ait, dans bien des cas, passablement agrandi le domaine matériel de nos idées.[...] Ainsi la science est ennemie de la grandeur des idées, bien qu'elle ait démesurément agrandi les opinions naturelles. (*Zibaldone*, 1464, 1465)¹

La science est ennemie des idées sublimes et confuses, qu'elle réduit généralement à des idées claires et banales. La grandeur et l'importance des phénomènes naturels naissent de l'incertitude; la certitude ou la vérité, qui sont les résultats de la science et de l'expérience, limitent systématiquement les incertitudes de nos connaissances du monde et détruisent

¹ "La scienza distrugge i principali piaceri dell'animo nostro; perché determina le cose e ce ne mostra i confini, benchè in moltissime cose, abbia materialmente ingrandito d'assaisimo le nostre idee.[...] Così la .scienza è nemica della grandezza delle idee, benchè abbia smisuratamente ingrandito le opinioni naturali." Le *Zibaldone di pensieri* est cité dans la pagination d'après G. Leopardi, *Tutte le Opere*, p. p. Francesco Flora, Milan 1973. Pour les *Canti* et les oeuvres en prose, renvoi est fait à G. Leopardi, *Poesie e Prose*, Milan, 2 vol. ; t. 1 : *Poesie*, p. p. Andrea Rigoni, 1994; t.2: *Prose*, p. p. Rolando Damiani, 1992. Nous traduisons nous-même le *Zibaldone*. La traduction des *Canti*, en revanche, suit G. Leopardi, *Canti avec un choix des Oeuvres morales*, traductions de F.-A. Aulard, Juliette Bertrand, Philippe Jaccottet et Georges Nicole, présentation de Jean-Michel Gardair, Paris 1982.

du même coup l'élan vital chez l'être humain. Car l'homme et tous les êtres vivants sont déterminés par les pulsions de vie qui les poussent à avoir un plaisir illimité dans l'espace et dans le temps. "*Quindi la natura, ch'è vita, è anche felicità* (donc la nature, qui est aussi la vie, est aussi la félicité)." (*Zibaldone*, 3814,165) L'extension du principe de plaisir étant indéfini, l'âme humaine ne désire pas un seul plaisir, mais le plaisir; bien sûr, le plaisir ne se présente pas à elle comme une idée claire, mais comme une idée confuse: la satisfaction du désir de bonheur n'est jamais qu'une illusion; c'est à l'imagination, à la "*facoltà immaginativa*", à assouvir le désir de bonheur, "*il piacere*". L'enfance se présente comme l'état humain le plus heureux, le moins exposé à l'ennui, "*la noia*"; c'est l'état qui correspond à celui de l'homme naturel et asocial (*Zibaldone*, 167, 1465). L'enfance de l'humanité, un âge d'ignorance et de poésie, se renouvelle avec l'enfance de chacun d'entre nous. La plus grande partie des

images et sensations confuses et indéfinies - c'est-à-dire poétiques - que nous éprouvons comme adultes ne sont sans doute que des souvenirs de notre enfance: "*una rimembranza della fanciullezza*". (*Zibaldone*, 515) Ce qui nous procure du plaisir n'est pas l'objet spécifique du souvenir, mais son intensité, la certitude de l'avoir vécu:

Ces souvenirs ne consistent en rien d'autre qu'en cette assertion: j'ai été ici, il y a longtemps ; j'ai été ici il y a tant de mois, j'ai fait, j'ai vu, j'ai entendu telle chose; qui d'ailleurs n'aura pas été nécessairement d'une ~de importance, mais le souvenir, la faculté de m'en souvenir, me l'a rendue important et douce. (*Zibaldone*, 4286)²

Se remémorer le passé, c'est rechercher un bonheur impossible, c'est-à-dire futur.

Le plaisir s'anéantit lorsqu'il se réalise. Le plus vif du plaisir réside dans son attente. Les pulsions de vie - l'Eros - sont illimitées et abstraites; le plaisir est transitoire, parce qu'il est dans la nature des choses d'être transitoires; toutes les sensations, le plaisir et la douleur, s'évanouissent. Un plaisir n'existe jamais ni au passé ni au présent, mais exclusivement au futur. Pour un être vivant, il n'y a pas de vrai plaisir qui ne soit infini, chose qui n'arrive jamais, en dépit de nos obscures attentes (*Zibaldone*, 532,166, 535).

Pour entrer plus avant dans la conception du bonheur selon Leopardi, arrêtons-nous brièvement sur les rapports qui existent entre ses idées sur le bonheur et sa poétique.

² "le quali rimembranze non consistevano in altro che in poter dire: qui fui tanto tempo fa; qui, tanti mesi sono, feci, vidi, udii la tal cosa; cosa que del resto non sarà stata di alcun momento; ma la ricordanza, il potermene ricordare, me la rendeva importante e dolce."

.Leopardi a conçu le simple acte d'écrire comme une rêverie, un rêve diurne. Écrire, c'est selon lui entrer dans un état d'absence qui correspond à une satisfaction parfaite: "*Tant'è, il piacere non è che un abbandono e un oblio della vita, e una specie di sonna e di morte*". Il en est ainsi, le plaisir n'est rien d'autre qu'un abandon et un oubli de la vie, une sorte de sommeil et de mort." (*Zibaldone*, 4074/5). L'écriture libère de la douleur et de la violence, c'est-à-dire de la vie. La vie étant un état de violence, l'imagination, c'est-à-dire "n'importe quelle poésie ou écriture", nous introduit à une sphère de satisfaction parfaite. Où, à en appeler sans cesse au souvenir, l'infini paraît réalisable.

La théorie du bonheur de Leopardi préfigure en quelque sorte la théorie de la créativité poétique que Sigmund Freud tracera en 1908 dans l'étude "*Der Dichter und das Phantasieren*" ("Le poète et l'imagination"). La citation suivante fera voir le rapport:

Gehen wir daran, einige der Charaktere des Phantasierens kennenzulernen. Man darf sagen, der Glückliche phantasiert nie, nur der Unbefriedigte. Unbefriedigte Wünsche sind die Triebkräfte der Phantasien, und jede einzelne Phantasie ist eine Wunscherfüllung, eine Korrektur der unbefriedigten Wirklichkeit. (Studienausgabe X, Frankfurt s. M. 1969, p. 173 et suiv.)

("Faisons connaissance avec quelques-uns des caractères de la fantasie. On est en droit de dire que l'homme heureux ne s'y livre jamais, seulement l'homme insatisfait. Les désirs insatisfaits sont les forces motrices des fantaisies, et chaque fantasie particulière est l'accomplissement d'un désir, un correctif de la réalité non satisfaisante." S. Freud, "Le créateur littéraire et la fantasie", in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, trad. B. Fréron, Paris 1985, p. 38)

En outre, Leopardi transforme profondément le concept du génie créateur.

Traditionnellement le génie prête son enthousiasme expressif aux lois de nature, c'est-à-dire que le microcosme sert de véhicule à la teneur du macrocosme³; par là l'individu attend de pouvoir gagner une durée infinie. Leopardi, au contraire, porte le microcosme au rang de la teneur: le moi retrouve, au fonds de sa propre mémoire, les illusions de la grandeur, de l'infini et du macrocosme qui devront lui assurer ce qu'il désire sa vie durant, sans pouvoir y atteindre - *il piacere*.

2. Le poème "*Il risorgimento*" évoque la résurrection involontaire de l'enfance dans l'âme désespérée du narrateur. Celui-ci en retire un soulagement provisoire, qui est en vérité le seul possible. L'adulte nous raconte son passage critique de l'enfance, à travers la jeunesse, à l'âge de la raison. L'évolution individuelle représente l'évolution de l'humanité: partie d'un état sauvage, et passée à travers une longue époque de

³ Nous reprenons ici avec "tenor" et "vehicule" les termes de la théorie de la métaphore de I. A. Richards.

désillusionnement, elle en arrive finalement à une époque où l'homme semble prendre confiance dans sa capacité de résister à la nature en lui obéissant.

"Il risorgimento

Credei ch'al tutto fossero/ In me, sul fior degli anni,/ Mancati i dolci affanni/ Della mia prima età: /I dolci affanni, i teneri /Moti deI cor profondo, /Qualunque cosa al mondo/ Grata il sentir ci fa. /Quante querele e lacrime /Sparsi nel novo stato, /Quando al mio cor gelato/ Prima il dolor mancò! /Mancar gli usati palpiti, /L'amor mi venne meno,/ E irrigidito il seno Di sospirar cessò!

Piansi spogliata, esanime /Fatta per me la vita; /La terra inaridita, /Chiusa in eterno gel;/Deserto il di; la tacita/ Notte più sola e bruna;/ Spenta per me la luna, /Spente le stelle in ciel.

Pur di quel pianto origine/Era l'antico affetto:/Nell'intimo deI petto Ancor viveva il cor. / Chiedea l' usate immagini / La stanca fantasia;/E la tristezza mia /Era dolore ancor."

("La résurrection

Je crus qu'en moi, à la fleur de mes ans, étaient tout à fait morts les doux tourments de ma jeunesse: Les doux tourments, les tendres mouvements du coeur profond, toute chose en ce monde qui nous fait aimer d'être émus.

Combien de plaintes et de pleurs je répandis en ce nouvel état, quand à mon coeur glacé manqua la première fois la douleur! Quand manquèrent les battements accoutumés, quand l'amour me fut pris, quand ma poitrine figée cessa de soupirer!

Je pleurai la vie nue et morte désormais pour moi. la terre dévastée, emprisonnée en d'éternelles glaces; Le jour désert; la nuit muette plus seule et plus sombre; la lune éteinte, étreintes les étoiles dans le ciel.

Pourtant la source de ces pleurs était l'ancienne passion; au fond de ma poitrine, mon coeur encore vivait. L'imagination lasse appelait les images de jadis; et ma tristesse était douleur encore.")

Dans la première époque de l'enfance (v. 1-32), la vie sensuelle et émotive de l'individu se passe dans une union intime avec la nature environnante. La crise décisive est décrite comme une dissociation du moi, qui se sent privé de ses sensations et de ses émotions enfantines. La conscience semble être séparée des facultés sensitives. L'état de nature ou d'enfance n'est pas un état simplement heureux; l'enfance, à laquelle manque toute moralité, se caractérise plutôt par la plénitude vitale et la totalité émotionnelle. L'enfance et l'état de nature sont représentés comme des états d'âme par des sentiments et des perceptions subjectifs. Pour pouvoir regretter cette dissociation et cette privation, le moi doit se souvenir de ses anciennes passions; dans la mémoire, les sensations et les affections ne s'effacent pas. La recherche des affections perdues est précédée par une désillusion totale, qui est décrite dans le texte à partir du vers 33: les sensations ont perdu leur vigueur; l'imagination n'est pas encore réveillée; on sera donc incapable de ressentir

les sensations d'autrefois comme l'expression authentique de la vie, de l'Éros et du bonheur. Les cris de l'hirondelle n'annoncent pas la beauté d'une nouvelle journée; les saisons n'existent plus; la communication instinctive entre les hommes et les femmes a cessé. Les vers suivants nous suggèrent une époque rationaliste, sereine mais profondément mélancolique:

"D' ogni dolcezza vedovo, / Tristo; ma non turbato, / Ma placido il mio stato, / Il volto era seren. / Desiderato il termine / Avrei de' viver mio; / Ma spento era il desio / Nello spossato sen. "

"Veuf de toute douceur, triste, mais non troublé, mais paisible était mon état, et serein mon visage. J'aurais désiré voir le terme de ma vie; mais le désir était sans force dans mon sein épuisé. " (v. 65-72)

Les plaisirs ou la force vitale ont disparu sous les auspices de la raison. Nous lisons dans le journal du poète les lignes suivantes: "Un peuple parfaitement raisonnable ou philosophe ne pourrait pas survivre, faute de mouvement et faute de gens qui se donnent au service des échanges, nécessaires à la vie." (*Zibaldone*, 270) Le règne de la raison, c'est le règne de la mort. (v. 69, 73-80) Une recherche involontaire dans le dépôt de la mémoire fera resurgir les sensations de l'enfance. Avec cette faculté d'imagination et avec les illusions d'autrefois renaissent les forces de la vie, "ma valeur innée" - "*l'ingenita virtu*". (v.112) Mais ces manifestations de la vie et de la poésie sont dénigrées par les hommes qui se moquent du moi solitaire, qui n'est qu'un misérable homme naturel (v.121-128). En revanche, le moi-poète, "l'âme haute, noble et pure" (v.153), n'est pas un ignorant. Il vient de profiter de ses facultés de raisonnement et d'accepter une essentielle "funeste vérité" (v.115): l'égoïsme barbare des hommes et l'insensibilité inhumaine de la nature. En sapant la consolation métaphysique, les philosophes du siècle des Lumières ont devancé Leopardi. Mais le poète italien s'avère plus radical: il rompt en effet avec l'optimisme philanthropique de la majorité des philosophes, qui avaient cherché à substituer une croyance historico-humanitaire au silence des dieux.

3. Les idées historico-culturelles que Leopardi a largement discutées dans son *Zibaldone di pensieri*, autrement dit son journal, ont servi de base à son analyse radical de l'histoire post-révolutionnaire. Le poète, toutefois, n'oppose pas un refus systématique à la Révolution française. D'après lui, l'Antiquité grecque et latine, les Perses et les Sybarites ont donné l'exemple d'une civilisation authentiquement évoluée. L'Europe de l'absolutisme lui paraît, au contraire, une époque corrompue et barbare. Le temps actuel présente à ses yeux un état assez différent de celui du siècle précédent; Leopardi y reconnaît "une résurrection de la barbarie" (*Zibaldone*, 1077/8). La "résurrection" avait commencé en Europe à l'époque de la Révolution française. Leopardi préfère pourtant

parler d'une résurrection faible et imparfaite, dans la mesure où elle ne s'appuie pas sur la nature; elle n'est redevable qu'à la raison. Leopardi représenté dans le poème que nous venons de commenter ce que serait une résurrection "dérivée" de la nature humaine. Dans la mesure, en revanche, où la résurrection de l'époque actuelle émane de la "philosophie", c'est-à-dire des Lumières et d'une pensée profondément anti-naturaliste, elle lui apparaît nécessairement comme "très faible, triste et fausse". La résurrection révolutionnaire n'a pas réussi à développer un solide principe de civilisation. Elle a au moins rapproché les hommes de la nature, source unique de la civilisation: elle a provoqué de grandes et fortes passions; des nations déjà éteintes ont pu gagner "une certaine vague apparence de vitalité" (*Zibaldone*, 1077/8). Un autre passage du journal déclare que la vertu, l'héroïsme et la grandeur d'âme se manifestent largement dans les démocraties - "*uno stato popolare*", "*lo stato libero e democratico*" - où la vertu profite à "l'amour propre" de tous ceux qui prennent part aux intérêts de la *nation* (*ibid.*, 1563; cf. 563)

Dans son journal, Leopardi ne semble pas avoir analysé la résurrection révolutionnaire sous un point de vue politique ou socio-économique. Il l'a évoquée plutôt comme un phénomène esthétique: les modes barbares et monstrueuses des époques monarchiques et féodales - les crinolines et les perruques - ont été abolies par la révolution (*Zibaldone*, 1078). Quand ni les dieux, ni la nature, ni la raison, ni l'histoire ne semblaient plus garantir l'accord plus ou moins juste ou solide entre les intérêts particuliers et les intérêts généraux, des hommes de lettres ont commencé à se remettre aux règles de l'art ou à la seule disposition esthétique - nous reprenons les termes de Pierre Bourdieu - afin de trouver des règles de conduite susceptibles de garantir une certaine solidarité sociale. À une époque qui venait de renverser la hiérarchie de toutes les valeurs, il suffisait de vivre comme poète ou comme artiste parmi des gens cultivés et bien élevés pour s'adonner à l'illusion que le jeu esthétique et le bon goût pouvaient régler la vie sociale.

Dans un *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, entrepris en 1824, Leopardi explique que le progrès de la raison ou de la philosophie vient de dévaluer toutes les croyances et de ruiner tous les préjugés sur lesquels on avait autrefois fondé les principes moraux. Le progrès de la raison, poursuit-il, a démontré l'inutilité de la vertu et les avantages du vice. Le frein des lois et la force du pouvoir public ont été évidemment insuffisants pour empêcher les hommes de faire du mal ou les encourager à faire le bien. Dans une "universelle dissolution des principes sociaux", la société des gens honnêtes pourra servir comme base du comportement moral. Les individus qui ne sont pas obligés

de pouvoir de leurs propres mains à leur existence matérielle sauront trouver dans la société - au sens restreint du terme - des rapports plus intimes. Ils sauront encore alléger le poids intolérable d'une vie oisive. Au sein d'une telle société, l'ambition et l'estime pourront se développer et remplacer les principes du devoir moral. À une société de gens honnêtes la vertu et le vice n'apparaissent que comme des signes extérieurs du comportement public; le principe du 'comme et il faut' ou le bon goût serviront donc à réprimer les vices et à encourager les vertus. Le bon ton remplacera donc, au moins dans "les classes non laborieuses", les principes du devoir. Cela semble de peu de conséquence aux yeux de Leopardi, mais c'est toujours un point de gagné pour l'ordre social: le bon ton ne réussirait-il pas, à lui seul, à régler les mœurs publiques et privées?

"Comme je l'ai déjà indiqué, il s'agira indubitablement d'un processus de peu de vigueur et assez froid. Les hommes bien élevés [...] éprouvent le même embarras à faire le mal qu'à pénétrer dans un salon avec un costume défraîchi, usé ou déchiré; ils sont poussés par le même principe à faire le bien, et ils n'y mettent pas un plus grand besoin ni un plus grand intérêt qu'ils ne mettraient à étudier et à suivre les modes, à chercher à briller avec leurs habits, leurs équipages, leurs meubles et leur train: le luxe et la vertu ou la justice ont en commun un même principe [...]"⁴

4. Leopardi dédie en 1835 un poème à l'un des représentants les plus connus des libéraux italiens qui s'étaient rassemblés autour de la revue *Antologia fiorentina* (1821- 1833). Dans cette *Palinodie au marquis Gino Capponi*, le poète se moque ouvertement des visions optimistes et progressistes que défendent les intellectuels de ce petit groupe qui voulaient hâter l'évolution politique, économique et sociale dans la péninsule. Leopardi fait semblant de vouloir appuyer dorénavant les idées utopiques propagées par une assez grande part de la bourgeoisie et des classes laborieuses en Europe au début du 19e siècle - pensons à l'écho que trouvent en Europe les théories de Saint-Simon, de Charles Fourier ou d'Étienne Cabet. Leopardi, conservateur réaliste, vient d'observer et d'analyser l'éveil de la politisation du tiers état; il en fait, dans le poème, un événement médiatique, une campagne de presse, mise en scène par des intellectuels qui eux-mêmes sont présentés comme des membres de la bonne société aimant la bonne chère et les grands discours (v. 13-20). La félicité future n'existe que sur les "pages immenses" de

⁴ "Piccolissima e freddissima cosa ella è, come ho detto, non v'ha dubbio. Gli uomini politici [...] si vergognano di fare il male come di comparire in una conversazione con una macchia sul vestito o con un panno logoro o lacero; si muovono a fare il bene per la stessa causa e con niente maggiore impulso e sentimento che a studiar esattamente ed eseguir le mode, a cercar di brillare cogli abbigliamenti, cogli equipaggi, coi mobili, cogli apparati: il lusso e la virtù o la giustizia hanno tra loro lo stesso principio [...]" (*Poesie e Prose*, II, p. 451)

leurs articles (v. 55). Les auteurs de ce bavardage sont de vieux barbons, une vivante caricature de la jeunesse, seule capable, suivant les lois de la nature, de fonder un renouvellement. Les journaux promettent l'Amour universel et une énorme évolution technico-industrielle (v. 38-54). Mais l'évocation d'une épidémie de choléra vient rappeler que la violence, la destruction, le "dur fer" (v. 56), conserveront toujours leur puissance comme moteurs de l'histoire. L'histoire de l'humanité obéit aux yeux de Leopardi aux mêmes principes que l'histoire de la nature. Le droit du plus fort règne ici comme là.

A la suite de Spinoza, on s'était appliqué à considérer l'histoire de la nature et celle de l'homme comme un déroulement de faits que la raison humaine ne saurait comprendre sans difficulté, où la bonne volonté morale se montre presque impuissante. La nature extra-humaine reste absolument indifférente à l'idée du péché, sur laquelle un accord théorique s'est établi parmi les hommes civilisés; les actions des hommes sont évidemment déterminées par leurs désirs et leurs passions, qui triomphent facilement de la raison. S'il nous est permis d'intervenir dans le débat, ces idées pessimistes ne sont probablement qu'une des suites de la découverte de l'Amérique et des progrès dans la connaissance scientifique du monde. Au dix-huitième siècle, ce processus de désillusion épistémologique a suggéré à une bonne partie des intellectuels européens une réponse plutôt optimiste: la mission principale de l'humanité consistera à mettre de l'ordre dans le chaos naturel et historique. Elle s'appuiera pour ce faire sur ce que Kant appelle la raison pure et la raison pratique. Leopardi, pour sa part, conteste le succès de la mission civilisatrice de l'humanité:

" [...] Ardir protervo e frode,/con mediocrità, regneran sempre, / a galleggiar sortiti. Imperio e forze,/ quanto più voglio cumulate o sparse,/ abuserà chiunque avralle, e sotto/ qualunque nome. Questa legge in pria/ scrisser natura e il fato in adamante; /e co' fulmini suoi Volta né Davy / lei non cancellerà, non Anglia tutta/ con le macchine sue, né con un Gange/ di politici scritti il secol novo." (*Palinodia al marchese Gino Capponi*, v. 75-85)

("L'impudence, la ruse et la médiocrité triompheront toujours: leur destin est de surnager. Quiconque aura la force et le pouvoir, sous quelque forme que ce soit, qu'il les partage ou non, abusera. Cette première loi, la Nature et le Sort l'ont inscrite dans le diamant: ni Volta ni Davy avec leur foudre, ni toute l'Angleterre et ses machines, ni le siècle nouveau avec un fleuve d'utopies ne pourront l'effacer.")

L'individu échappera provisoirement à la loi naturelle et historique, en se souvenant de son enfance et de son activité ludique alors (v. 154-160). Jeux et illusions procurent un bonheur imaginaire et fragile. Et "les éminents esprits de mon siècle" (v. 19), incapables de créer un paradis terrestre, se sont engagés à présenter aux hommes l'illusion d'un bonheur général; mais ils n'y ont pas réussi parce qu'ils ont choisi, comme moyen de communication, la presse ordinaire, c'est-à-dire une écriture réaliste et inappropriée dans

la mesure où elle exclut l'imaginaire. Le poète lui-même, qui opte pour l'enfance ou la voie de l'imaginaire, pose alors une question qui ne manquera pas d'inquiéter les poètes qui, à cette même époque, s'interrogent sur leur art : "À quoi bon explorer ton coeur?" (v. 235) La question est celle de la place de la poésie à une époque qui voit le triomphe de la raison.⁵

J'aimerais insister, pour finir, sur le rôle précurseur de Leopardi: il anticipe dans ses textes poétiques et philosophiques l'un des concepts fondamentaux qu'avancera plus tard la critique de la civilisation. Revenons d'abord sur un passage du *Zibaldone* de l'année 1823 (3932-36). L'auteur y développe l'idée que l'état de civilisation a provoqué chez l'homme la recherche de la vérité et favorisé sa spiritualisation; l'état de civilisation est pourtant largement inférieur à l'état sauvage, c'est-à-dire "l'état des sociétés les plus sauvages et les plus brutales". Le malheur de l'état de civilisation tient pour l'essentiel à ce que l'individu y fait moins de mal aux autres qu'il ne se fait du mal à soi-même; d'autre part, s'il ne constitue plus un danger physique pour les autres, il leur nuit moralement de mille façons. Tandis que le sauvage est dirigé par ses besoins physiques, l'homme dans la société fait de l'esprit le principe fondamental de ses actions et de son comportement. Mais les malheurs spirituels sont plus graves que ceux du corps, dans la mesure où la spiritualisation correspond à une dénaturalisation. Les hommes d'aujourd'hui font preuve d'une insensibilité de barbares: en pleine connaissance des misères matérielles et physiques des sociétés sauvages, ils sont incapables de voir les causes générales de leur propre détresse d'hommes civilisés. Il n'est pas d'état qui soit plus contre nature que celui de la spiritualisation de l'homme et des choses humaines. La spiritualisation est la compagne, l'effet et la substance de notre état de civilisation. Le concept de spiritualisation chez Leopardi correspond à ce que Max Weber devait décrire, à peine un siècle plus tard, sous les termes de "rationalisation", d' "intellectualisation" et de "désenchantement du monde" ("*Rationalisierung*", "*Intellektualisierung*", "*Entzauberung der Welt*"):

"Die zunehmende Intellektualisierung und Rationalisierung bedeutet also nicht eine zunehmende allgemeine Kenntnis der Lebensbedingungen, unter denen man steht. Sondern sie bedeutet etwas anderes: das Wissen davon oder den Glauben daran: daß man, wenn man nur wollte, es jederzeit erfahren könnte, daß es also prinzipiell keine geheimnisvollen unberechenbaren Mächte gebe, die da hineinspielen, daß man vielmehr alle Dinge - im Prinzip - durch Berechnen beherrschen könne. Das aber bedeutet: die

⁵ Qu'il me soit permis de renvoyer au remarquable commentaire qu'Ulrich Schulz-Buschhaus a donné de la "Palinodie" ("Ironie und Pathos in Leopardis Palinodia", in *Italienisch. Zeitschrift für italienische Sprache und Literatur*, XX, 1998/2, p. 32-49).

Entzauberung der Welt. Nicht mehr, wie der Wilde, für den es solche Mächte gab, muß man zu magischen Mitteln greifen, um die Geister zu beherrschen oder zu erbitten. Sondern technische Mittel und Berechnung leisten das. Dies vor allem bedeutet die Intellektualisierung als solche." (Vom inneren Beruf zur Wissenschaft; in: Max Weber, *Soziologie. Universalgeschichtliche Analysen. Politik*, p. p. J. Winckelmann, Stuttgart, 1992, p. 317.)

("L'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance générale croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous *pourrions*, pourvu *seulement que nous le voulions*, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie; bref que nous pouvons *maîtriser* tout chose par la *prévision*. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue de maîtriser les esprits ou de les implorer mais de recourir à la technique et à la prévision. Telle est la signification essentielle de l'intellectualisation." *La vocation de savant*; dans: Max Weber, *Le Savant et le politique*, trad. de Julien Freund, Paris 1959, p.78 et suiv.)

Leopardi, de son côté, a mis en oeuvre quelques-uns des retentissements poétologiques de ce processus de désenchantement. Le poète qui se conçoit toujours comme un représentant éminent de l'humanité - comme un "philosophe" - reconnaît en lui-même les effets de la spiritualisation. Le philosophe doit accepter la vérité ou le désenchantement, que le poète ne sait pas faire oublier. À la recherche des illusions au fonds de sa mémoire, il y trouve le dépôt de la spiritualisation de l'humanité:

"La civiltà aumenta a dismisura nell'uomo la somma della vita (s'intende l'interna) scemando a proporzione l'esistenza (s'intende la vita esterna). La natura non è vita, ma esistenza, e a questa tende, non a quella. Perocchè ella è materia, non spirito, o la materia in essa prevale e dee prevalere allo spirito [...]"
(*Zibaldone*, 3936)

("La civilisation enrichit démesurément dans l'homme la somme de la vie (j'entends de la vie intérieure), et affaiblit dans les mêmes proportions l'existence (j'entends la vie extérieure). La nature n'est pas la vie, mais l'existence, et elle tend à l'existence mais non à la vie. Parce qu'elle est matière et non esprit, ou bien encore la matière prévaut dans la nature et doit l'emporter sur l'esprit.")

Il faut tenir compte du fait que la poésie philosophique ("*Gedankenlyrik*") n'est ni une exception ni une perversion, mais l'une des normes de l'écriture poétique, mais une réalité banale bien connue. Selon Leopardi, il faut un certain enthousiasme, "*un quasi entusiasmo della ragione*", pour atteindre aux grandes découvertes métaphysiques ou psychologiques. Il existe donc une faculté de raisonnement qui n'est soumise ni au calcul ni à l'utilité pratique; c'est la faculté poétique et philosophique propre au génie. Elle ne se mesure à aucune aune connue - "*non si misura a palmi*" (*Zibaldone*, 3383, 3385).

Leopardi, poète philosophe par excellence, corrige par l'imagination les effets de la philosophie des Lumières.⁶ Il désenchante le désenchantement:

⁶ L'évolution des idées esthétiques et philosophiques ont été approfondies respectivement par Alberto Folini, Cesare Luporini et Gerhart Schröder, dans le volume *Leopardi und der Geist der Moderne*, publié par l'Institut culturel italien de Stuttgart (coordination Franca Janowski), Tübingen 1993. Citons encore parmi les études sur lesquelles nous nous appuyons, celles de Caspar-Veit Elm, Volker Steinkamp., Luigi Blasucci, Helene Harth et Inngard Osols-Wehden, recueillies dans le volume: *Leopardi in seiner Zeit*.

"Le meilleur usage de la réflexion et de la raison consiste à détruire et à affaiblir dans l'homme la raison et la réflexion, leurs usages et leurs effets. " (*Zibaldone*, 1163)
("Il miglior uso ed effetto della ragione e della riflessione, è distruggere o rminorare nell' uomo la ragione e la riflessione, e l'uso e gli effetti loro.")

In: *La main hâtive des révolutions. Esthétique et désenchantement en Europe de Leopardi à Heiner Müller*. Sous la direction de Jean Bessière et Stéphane Michaud, Presses de la Sorbonne Nouvelle 2001, pp.15-33.

Leopardi nel suo tempo. Actes du deuxième colloque international de la société allemande Leopardi, Berlin, 17-20 septembre 1992, p. p. Sebastian Neumeister, Tübingen 1995.